



Photo Neurdein.

Le Jardin botanique.

## CHAPITRE XVIII

### VERS LE NORD

Le jardin botanique. — L'hôpital Saint-Jean. — La rue Neuve et la place des Martyrs. — Le théâtre de la Monnaie. — La poste centrale. — L'église du Béguinage. — Une voie triomphale : la rue de Laeken. — Le théâtre communal. — Les vieux quais. — Bruxelles qui s'en va!

Nous avons regagné la ligne des boulevards circulaires. Le tramway se dirigeant vers le nord, par l'avenue des Arts, nous a fait passer en revue une succession de riches demeures particulières pour, en quelques minutes, nous déposer au haut du boulevard du Jardin botanique. De ce point culminant, le promeneur voit se perdre, jusqu'à l'horizon extrême, la ligne des boulevards, d'abord en forte pente, puis se relevant aux sommets de Koekelberg, où s'édifie la basilique nationale du Sacré-Cœur, dont Léopold II voulut poser la première pierre en 1905.

A mi-côte, l'hôpital Saint-Jean, vaste construction séparée de la rue par une grille et caractéristique de l'époque de son édification, l'année 1843. Conçu, peut-être, avec plus de prétention monumentale que d'entente

réelle des besoins auxquels il était destiné à pourvoir, l'hôpital est resté fort remarquable au point de vue de sa distribution intérieure. Sa cour spacieuse (52 mètres sur 40) entourée d'un portique en arcades plein cintre, est vraiment imposante.

Des œuvres d'art, en nombre assez considérable, provenant des anciens établissements charitables, décorent plusieurs des salles de l'étage. Il y a là, notamment, un beau polyptyque attribué à Bernard van Orley, représentant la *Mort de la Vierge* ; un *Ecce Homo*, œuvre fort distinguée de Martin van Heemskerck ; des portraits d'ensemble d'anciens administrateurs d'hospices, etc.

A nos pieds, le Jardin botanique forme un avant-plan tout à fait heureux à la vaste perspective s'étendant à notre droite. Ce jardin, disposé presque entièrement en parterres, se prolonge en contre-bas, sur presque toute la longueur du boulevard qui lui emprunte son nom.

Dominant les terrasses, ce que l'on serait fondé à désigner comme un Palais de cristal, serres de grande physionomie, érigées en 1826, sur les plans de l'éminent architecte T.-J. Suys, formé à Paris, sous Percier et Fontaine. L'ensemble de ce jardin d'hiver, de cent cinquante mètres de long, de ligne très pure, avec sa rotonde à colonnes ioniques, couronnée d'un dôme élégant, laisse rarement d'impressionner le voyageur arrivant par la gare du Nord et empruntant le boulevard pour gagner les hauts quartiers.

Bruxelles, dont, il faut le dire, les promenades, les squares et les places publiques n'ont emprunté à la sculpture qu'un relief plutôt modéré, a vu, sur l'initiative de Léopold II, les terrasses et les rampes du jardin botanique se peupler, au cours des années 1898-1899, d'un ensemble de statues et de bronzes décoratifs, issus du talent des statuaires nationaux les plus réputés. Seule, une fontaine, œuvre de Rude, adossée au mur de soutènement de la serre, est contemporaine de la création du jardin.

Si plusieurs des statues comptent parmi les meilleures productions de leurs auteurs, si, notamment, le *Faucheur* et le *Semeur*, de Meunier, le *Laurier*, de Julien Dillens, sont des morceaux tout à fait distingués, l'on doit dire qu'en général ces sculptures ne produisent que partiellement l'effet attendu. Leur patine les détache à peine des plantations environnantes.

A remarquer, aussi, que, d'une manière générale, l'on se contente, pour le Jardin botanique, du coup d'œil d'ensemble si facilement obtenu du boulevard qui le domine. Sans compter que la proximité même de la gare du Nord fait que le flot ininterrompu des passants se compose, pour la majeure partie, de gens distraits ou pressés.

Ceux que leurs plaisirs ou leurs affaires amènent dans la capitale se hâtent également de gagner le centre, en empruntant le boulevard Ans-pach ou la rue Neuve, dont les brillants étalages attirent le flot des étrangers et des provinciaux.

Contraste imprévu ! dans ce milieu de vie débordante qu'est la rue Neuve, où semble-t-il, la préoccupation des choses immédiates doit tout absorber, un monument d'apparence funèbre, entrevu par la coupée d'une rue de traverse, fait appel à des sentiments dont la gravité



Photo Neurdein.

Vue d'ensemble de la place des Martyrs.

nous empoigne comme un chant funèbre au milieu d'une fête ! C'est le monument élevé aux mânes des combattants de la Révolution de 1830 !

Nullement mal choisi, à l'origine, l'emplacement de ce majestueux souvenir des glorieuses journées, d'où venait de naître l'indépendance nationale, s'est trouvé, par suite de circonstances peu prévues, en quelque sorte troublé dans son silence par la proximité d'une artère forcément imposée, au lendemain de la création du chemin de fer ayant son terminus en pleine ville.

Il s'agit bien, en réalité, d'un ossuaire, d'un Campo Santo, et, chaque année, au jour anniversaire des événements de 1830, les enfants des écoles, processionnellement conduits, y vont entonner des hymnes patriotiques, tandis que fument les cassolettes, au pied du monument où pleurent des génies de marbre.

La place des Martyrs, primitivement place Saint-Michel, est donc une nécropole. Créée en 1775, sur les plans de l'architecte-ingénieur Fisco, elle est très caractéristique de l'époque et trahit nettement les influences autrichiennes. Rectangulaire, mesurant en longueur 95 mètres, la place est, comme les rues bordant le Parc, conçues par le même architecte, constituée de façades symétriques. Hautes de deux étages, décorées de pilastres, ces constructions se terminent par une galerie chargée de vases. Les petits côtés, vers le nord et le sud, se composent d'un

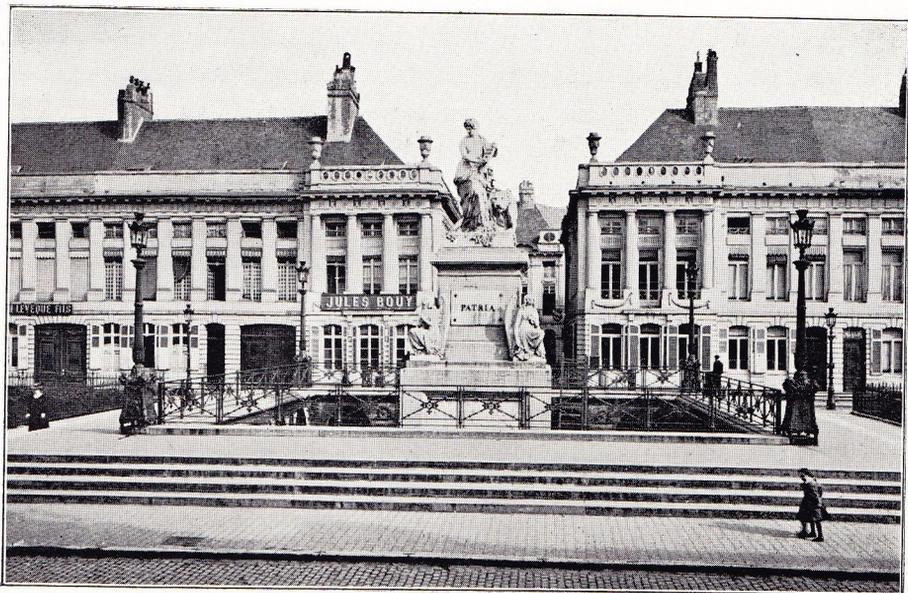


Photo Neurdein.

Monument des Martyrs de la liberté, vu par la rue Saint-Michel.

bâtiment à étage unique, avec avant-corps à colonnes, surmonté d'un frontispice bas et triangulaire. Ensemble à la fois élégant et discret, qu'on a pu comparer à une cour d'abbaye. Là, furent déposés, dès le lendemain des journées révolutionnaires, les restes des citoyens tombés pour la Patrie. Dans ce cadre silencieux domine la haute figure de marbre de la *Belgique inscrivant dans ses fastes les noms des martyrs de la Liberté*. Sur les quatre faces du stylobate, des bas-reliefs rappellent les principaux épisodes de la Révolution ; aux angles, dans une attitude prostrée, quatre génies funèbres. Tout cet ensemble est de Guillaume Geefs (1806-1883). Il fut inauguré en 1838.

Un perron de plusieurs marches, avec un palier, permet d'atteindre le niveau des bas-reliefs et d'entrevoir dans la pénombre l'entrée des

catacombes où dorment les patriotes dont les noms sont gravés sur le revêtement de marbre du columbarium. Une atmosphère de recueillement environne ce lieu si vraiment digne du respect de la population.

On y a, en 1897 et en 1898, dans les enclos gazonnés qui la prolongent, érigé des cippes à la mémoire de Jenneval, l'auteur des paroles de la *Brabançonne*, et du comte Frédéric de Mérode, tombés en combattant. Jenneval, français de naissance et de son vrai nom Dechez, était acteur. Il s'engagea dans les volontaires de Niellon et fut tué devant Lierre. Du comte de Mérode, nous avons parlé, à propos de l'émouvant cénotaphe érigé à Sainte-Gudule. Les marbres commémoratifs de la place des Martyrs ont pour auteurs l'architecte Anciaux et le sculpteur Crick, d'une part ; l'architecte Henri Van de Velde et le sculpteur Paul Dubois, de l'autre.

En suivant la rue Neuve, dans la direction du sud, nous arrivons bientôt à la place de la Monnaie, un des points les plus animés de la ville, où se font vis-à-vis la scène d'opéra, de notoriété européenne et la poste centrale et que peuplent de nombreux cafés.

Le théâtre royal de la Monnaie eut pour auteur, en 1817, l'architecte français Louis Damesme, mort en 1822. Sa réputation, comme constructeur de théâtres, l'avait désigné au choix de la municipalité. Son plan fut repris par Poelaert après l'incendie qui, en 1855, ne laissa debout que les murs de l'édifice. L'extérieur en est des plus simples. Un portique à huit colonnes ioniques supporte un fronton sculpté par Eug. Simonis, en 1854, antérieur donc à l'incendie. Il figure l'*Harmonie des passions humaines*. Autour d'une figure centrale de l'Harmonie, se groupent, ainsi, les personnages divers, symbolisant les passions.

Première scène lyrique du pays, l'une des plus réputées de l'Europe, la Monnaie a vu défiler dans le répertoire français, surtout, les plus fameux chanteurs et même, au pupitre, quelques-uns des plus illustres compositeurs modernes : Wagner, Gounod, Massenet en tête. Talma, et M<sup>lle</sup> Mars y jouèrent la tragédie devant le roi Guillaume ; David, Cambacérés, Barrère et la plupart des proscrits de la Restauration, en étaient, à cette même époque, les hôtes assidus. Très somptueuse, la salle, conçue dans le style Louis XIV, a fait l'objet d'une étude savante au point de vue de l'acoustique en même temps que de la sécurité. Seize cents personnes y peuvent trouver place. De notoires spécialistes parisiens concoururent à sa décoration. On cherche actuellement le moyen de l'agrandir.

La Poste centrale, œuvre de Louis De Curte, occupe, depuis 1885, l'emplacement de l'ancien hôtel des Monnaies. C'est un édifice de belle

ordonnance conçu dans le style français de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Nous en contournons la façade nord et, par la rue Fossé-aux-Loups, prolongée en celle des Augustins, gagnons la rue du Cyprès, laquelle nous fait aboutir à la très intéressante église de Saint-Jean-Baptiste-au-Béguinage. Le Béguinage n'existe plus, mais son esprit semble planer toujours sur le quartier silencieux dont les rues convergent vers le parvis de son église.

Type assez élégant du style Jésuite, Saint-Jean-Baptiste-au-Bgui-

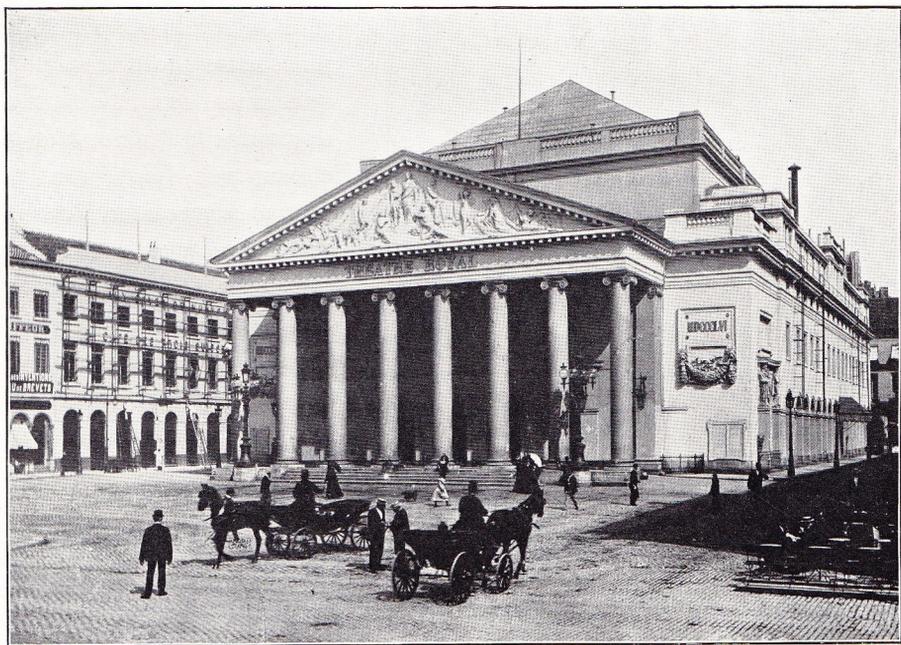


Photo Neurdein.

Le théâtre royal de la Monnaie.

nage a été attribué à Wenceslas Coeberger, le fameux ingénieur et architecte, florissant sous Albert et Isabelle. Mais l'artiste ne vivait plus en 1657, époque du commencement des travaux. Quoi qu'il en soit, la façade évoque le souvenir des églises créées à Rome, sous l'inspiration du Pozzo. Au point de vue décoratif, le coup d'œil en est gracieux. Moins simple de ligne que Saint-Charles-Borromée, d'Anvers, que Saint-Michel, de Louvain, le « Béguinage » les rappelle par l'abondante fantaisie de ses éléments. Le corps central, où se superposent des pilastres ioniques et corinthiens accouplés, l'attique avec ses amortissements en torchères, ses pots à feu, ses lunettes, ses volutes et ses rinceaux, est entaché de pas mal de bouffissure. Néanmoins on n'y peut

méconnaître un sens du pittoresque digne encore d'être admiré. La tour tronquée qui s'élève derrière le chevet, et qu'on aperçoit des hauts quartiers, est d'incontestable élégance avec sa lanterne octogone et les gracieux pinacles qui la cantonnent et semblent inspirés de l'Hôtel de Ville.

L'intérieur, où le baroque règne en plein, est imposant. Long de



Photo Neurdein.

L'église Saint-Jean-Baptiste au Béguinage.

51<sup>m</sup>,35, large de 36 mètres, il est pourvu d'abondantes sculptures. Le vaisseau, divisé en trois nefs par douze puissantes colonnes doriennes sans bases a, en outre, un transept spacieux et un chœur très élevé, avec pilastres composites. Pour les voûtes en berceau, la brique alterne avec la pierre blanche en bandeaux successifs. Aux murs des basses nefs, des confessionnaux en bois sculpté ; dans la nef centrale, une chaire créée pour le couvent des Dominicains, à Malines. Saint Dominique y apparaît, écrasant l'hérésie. L'ensemble s'harmonise d'ailleurs le mieux du monde avec un quartier dont la physionomie nous ramène

à un temps où Bruxelles annonçait peu son importance présente.

Chose assez imprévue, d'excellentes peintures anciennes se rencontrent sur les parois de l'église du Béguinage. A remarquer particulièrement un *Christ mort sur les genoux de la Vierge*, à droite en entrant, morceau tout à fait distingué d'Otto Venius, une des meilleures toiles du maître de Rubens. Il y a, en outre, une série d'œuvres d'un peintre bruxellois peu connu à l'étranger : Théodore van Loon, coloriste remarquable du XVII<sup>e</sup> siècle dont on a prétendu faire un élève de Maratte, à peine âgé de sept ans, quand van Loon était à Rome. Il y a, en outre, un *Crucifement* de l'inévitable Gaspard de Crayer.

La spacieuse rue de Laeken, où nous conduit la rue du Grand-Hospice, garde l’empreinte du privilège qu’elle revendique d’être, en quelque sorte, la voie triomphale suivie, à leur inauguration, par les souverains dont le château de Laeken fut la résidence favorite. Napoléon, le roi des Pays-Bas, Léopold I<sup>er</sup>, en 1831 et lors du vingt-cinquième anniversaire de son règne, Léopold II en 1866, le roi Albert en 1909, ont tous emprunté la rue de Laeken le jour de leur joyeuse entrée.

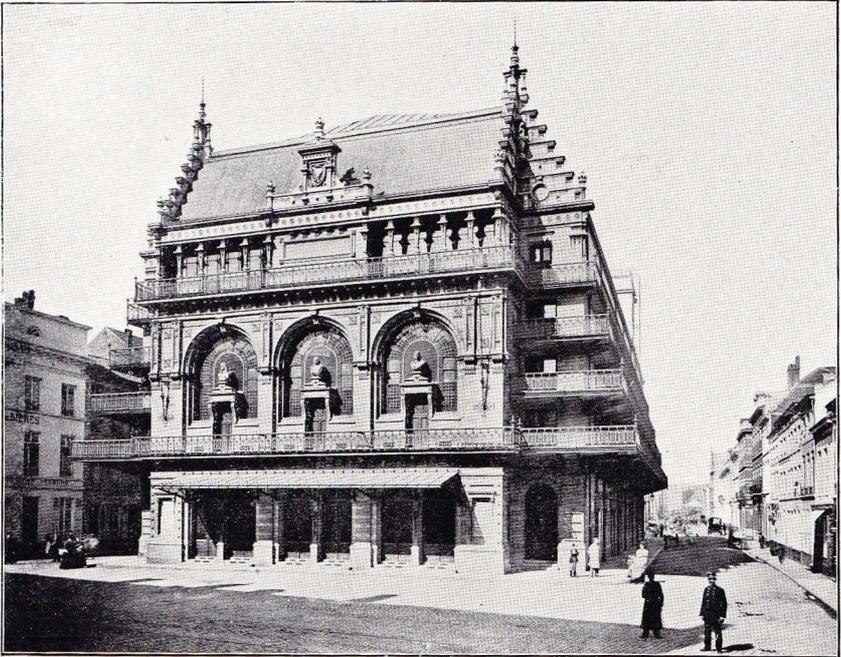


Photo Neurdein.

Le théâtre flamand.

A rappeler, en outre, que, durant plusieurs siècles, et jusqu’au moment de la création du chemin de fer, la majeure partie du roulage entre Bruxelles et Anvers se faisait par la même voie.

A son extrémité nord, a été édifié, en 1885, le Théâtre communal, plus exactement la Scène flamande. La physionomie en est des plus originales.

Œuvre de l’architecte bruxellois Jean Baes, ce théâtre réalise un progrès sérieux sous le rapport de la sécurité, sans d’ailleurs cesser, au point de vue esthétique, de se signaler à l’attention.

Pourvu d’une façade plate et visiblement inspiré des constructions flamandes du xvi<sup>e</sup> siècle, le monument est d’aspect quelque peu imprévu. A hauteur du premier étage, règne un balcon, sur lequel trois vastes baies

encadrent les bustes de trois des représentants les plus fameux de la littérature dramatique néerlandaise : Vondel, Langendyk, Guill. Ogier, lequel, lui-même, joua ses pièces. Ces sculptures couronnent des portes, ouvrant sur le balcon. Le premier rang de loges se trouve, par là, avoir des issues sur l'extérieur.

A la partie supérieure, abritée par un toit proéminent, une galerie ouverte, à pilastres carrés, se prolonge dans toute la largeur de l'édifice. Une disposition semblable existe à l'Hôtel de Ville d'Anvers. Latérale-



F. HOOG INSCHEIDEN.

Le quai au foin et le quai aux pierres de taille. Au fond, l'ancien entrepôt.

ment, des angles rentrants, couronnés de pignons à gradins, motivent, par leur jonction, une sorte de niche où sont logées des statues.

Aux façades nord et sud se superposent, en retrait, une succession de galeries extérieures, correspondant aux rangs du théâtre et pouvant servir de refuge aux spectateurs. Par ces ingénieuses combinaisons, l'architecte a pu garantir, dans la mesure du possible, la sécurité du public.

Les dispositions intérieures, le foyer, n'offrent pas un moindre intérêt. Pour la salle même, l'auteur s'est écarté du type traditionnel ; la ligne droite y prédomine.

Le théâtre flamand, situé en plein quartier maritime, s'adosse à une construction du XVIII<sup>e</sup> siècle (1780), ayant originairement servi d'entrepôt, aujourd'hui magasin du génie et de l'artillerie. La façade en est assez

gracieuse. A cheval sur deux quais, le Quai au Foin et le Quai aux Pierres de taille, resté debout, en dépit de sa désaffectation, l'édifice vient, comme à souhait, compléter un ensemble extrêmement typique.

Ce Bruxelles maritime n'est pas exempt de charme pour les amis du pittoresque. Évocation d'un passé déjà légendaire, pourtant si proche encore, il rappelle le temps où, chaque jour, arrivait d'Anvers le coche d'eau, amenant de nombreux voyageurs, peu pressés sans doute, mais ne trouvant pas sans attrait un moyen de transport assez ordinaire, aujourd'hui même, dans certaines parties de la Flandre et très usité en Hollande. La Maison des Barques, point terminus du voyage, ne disparut qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et la maison du « Chien Marin » qui lui faisait face, datée par ses ancres de 1680, reste debout, témoin vénéré des siècles révolus. La Ville l'a fait restaurer à ses frais.

L'artiste longera avec intérêt les bassins intérieurs de Bruxelles. La succession des longues bélandres amarrées aux quais, les maisons aux gables capricieusement chantournés qui les bordent, et jusqu'à la physiologie des riverains, contribuent à former un ensemble dont l'impression ne s'effacera point de sa mémoire.

Remarquons, d'ailleurs, que plus d'un peintre de mérite en a su tirer un excellent parti, se souvenant des choses exquisées nées du pinceau des maîtres hollandais, ces traducteurs par excellence des canaux urbains auxquels les cités de leur pays doivent un charme si particulier.

Pourtant, qu'on se hâte ! Les transformations de toutes parts entamées, celles en outre résolues, n'auront plus laissé bientôt que le souvenir de ce qu'à l'heure présente force nous est de désigner avec quelque mélancolie comme « Bruxelles qui s'en va ! »

---

Les Villes d'Art Célèbres



HENRI HYMANS

# Bruxelles

H. LAURENS, ÉDITEUR

*Les Villes d'Art célèbres*

---

# BRUXELLES

PAR

HENRI HYMANS

CONSERVATEUR HONORAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BRUXELLES  
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE  
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE

---

Ouvrage orné de 139 gravures

---

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

---

1910

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays